

GIACOMETTI DANS SON QUARTIER

ENFANTS SANS PAPIERS

Le combat quotidien d'un réseau de citoyens solidaires se mobilisant, au besoin par la désobéissance civile, contre les expulsions et les lois qui les ordonnent. ► PAGE 2

MESSAGE GRAVÉ

A l'entrée de l'hôpital Sainte-Anne se trouve dressé devant nous, comme un appel de détresse, l'étonnant plancher gravé par Jeannot. Il nous invite à un regard neuf sur la souffrance psychique. ► PAGE 3

CA CHAUFFE À BROUSSAIS !



La chaufferie a repris du service pour la Nuit blanche et le collectif d'habitants et d'artistes est plus que jamais déterminé à mener à bien son projet de centre culturel. ► PAGE 6

MARIE-DO FRÉVAL



Rencontre avec une comédienne hors normes qui nous ouvre les yeux sur la ville et ses habitants.

► PAGES 7 ET 8



(PHOTO : JACQUELINE FERRUN)

● Le musée Georges-Pompidou consacre jusqu'au 11 février 2008, une exposition rétrospective de l'œuvre d'Alberto Giacometti, sculpteur et peintre, qui a travaillé pendant près de 40 ans dans son atelier du 14e, rue Hippolyte-Maindron. L'exposition est organisée autour du thème central de l'atelier. C'est au 46, rue Hippolyte-Maindron, derrière le mur d'angle où court une lourde glycine, qu'Alberto Giacometti a créé la plus grande partie de son œuvre. Arrivé à Paris en 1922 pour étudier auprès du sculpteur Antoine Bourdelle, il s'y installe en décembre 1926. Ce fait marquant de son histoire correspond à sa décision définitive de vivre à Paris pour se consacrer à son art.

► SUITE PAGE 2

RADIALE, 30 ANS APRES, RETOUR SUR UNE MOBILISATION CITOYENNE CONTRE L'URBANISME BULLDOZER.

Le quartier Plaisance fut longtemps un îlot de verdure. Tardivement urbanisé, ses premières maisons, construites dans la deuxième moitié du XIXe siècle en bois et plâtre, mal stabilisées en raison des carrières souterraines, ont alors accueilli les immigrants bretons et les ouvriers et artisans chassés du centre de Paris par les grands travaux haussmanniens. Peu ou pas entretenu, ce quartier populaire fut classé "îlot insalubre" en 1919 pour ses conditions d'hygiène déplorables. En 1972 encore, seuls un quart des logements étaient équipés de WC privatifs et 6% d'une salle d'eau. Les logements étaient petits et suroccupés et le quartier était sous-équipé en équipements scolaires ou sociaux et espaces verts. Il y avait certes besoin d'un réaménagement et d'une intervention publique. Mais pour qui et comment ?

Au début des années 60, le principe d'une rénovation du quartier Plaisance est lancé, ce qui signifie alors la démolition complète du quartier pour le reconstruire. Dans la logique du Schéma d'aménagement de la Région parisienne, l'opération doit s'intégrer dans le système de radiales et de rocares autoroutières destiné à fluidifier le trafic automobile dans Paris. Une autoroute urbaine doit relier le



(PHOTO : DR)

boulevard Pasteur à Denfert-Rochereau, comme le tout nouveau pôle d'activités Maine-Montparnasse doit l'être au périphérique,

alors en cours de construction, et au débouché de l'A10 prévu à la Porte de Vanves. Le projet du secteur Plaisance est donc conçu autour d'une voie rapide, la radiale Vercingétorix, longée par une succession d'immeubles de grande hauteur dont la taille augmente du sud au nord avec, en point d'orgue, la tour Montparnasse. Plusieurs dizaines de milliers de logements considérés comme insalubres doivent être démolis et reconstruits dans des programmes immobiliers neufs, en grande majorité sociaux et destinés à reloger les habitants sur place.

Une opération emblématique de l'urbanisme moderniste et technocratique

Ce projet de prestige est exemplaire de l'urbanisme parisien d'alors. Pour le réaliser, une société d'économie mixte, la Semirep, est créée sous la houlette de Christian de la Malène, député du 14e. Il doit être mené en plusieurs Zones d'aménagement concerté (Zac) successives (Vandamme de 1966 à 1975, Guilleminot-Vercingétorix à partir du milieu des années 70, Jean-Zay et Didot au milieu des années 80). Mais les plans des concepteurs restent muets sur

► SUITE PAGE 4

L'atelier de Giacometti

Un lieu à classer

► SUITE DE LA PAGE 1 L'atelier de Giacometti, situé au sein d'une petite cité d'artistes, était lieu de travail et de création, mais aussi d'habitation, un lieu très modeste, au confort plus que rudimentaire qu'il occupera pendant toute sa vie artistique, même lorsque le succès et une certaine aisance matérielle seront venus. Un endroit minuscule, de 17 m², mais dira-t-il à son ami le critique d'art David Sylvester, "Plus j'y restais, plus il grandissait".

Pour commencer, il loue une pièce au rez-de-chaussée, qui donne sur la cour, puis à partir de 1947 une seconde pièce dont sa femme Annette et lui feront leur chambre, et en 1957 devient locataire de l'atelier contigu, sans fenêtre, à usage de remise, dite « pièce du téléphone ». Son espace de vie s'étend, mais le territoire de sa création demeure son petit atelier, sombre, où la matière à créer est partout : les murs qu'il recouvre de dessins, d'inscriptions, de croquis, d'esquisses, la terre, la toile... « Giacometti respecte à ce point toutes les matières qu'il se fâcherait si Annette détruisait la poussière des vitres » écrit son ami l'écrivain Jean Genet.

Son frère Diego lui sert inlassablement de modèle, de même qu'Annette. Diego habitera en face de l'atelier d'Alberto, dans le même groupe de bâtiments, un atelier donnant sur le jardin, au 51bis, rue du Moulin-Vert, puis à partir de 1961 dans une petite maison, aujourd'hui

détruite, au 54, rue du Moulin-Vert, dans laquelle il vivra et réalisera des meubles et des sculptures animalières.

Certains se souviennent avoir vu jusque dans les années 1980 la silhouette de Diego dans les rues du quartier, aperçu la belle tête de Diego, celle qui était déjà représentée en buste sculpté, en portrait peint ou en lithographie dans les plus grands musées.

Une vie spartiate

Les conditions de vie et de travail d'Alberto Giacometti, pendant toutes ces années, sont des plus spartiates : Véronique Wiesinger, dans son introduction à l'exposition du musée Pompidou ("L'atelier comme terrain infini d'aventure"), écrit : « Pendant les périodes d'intempérie, ou de maladie, il arrivait que Giacometti, toujours de santé fragile et qui craignait le froid, aille dormir à l'hôtel, rue d'Alésia. Giacometti écrit à sa mère à l'automne 1947 qu'il attend des panneaux goudronnés qui lui sont envoyés d'Amérique (par les Matisse), car il pleut dans l'atelier et il prévoit qu'il neigera près de son lit d'ici peu. Tous les repas de Giacometti étaient pris au restaurant, la chambre n'étant équipée que d'un réchaud, et ceci jusqu'en 1966. L'eau courante ne sera installée dans l'atelier qu'à la fin des années 40 : un raccordement de tuyauterie permettra



Sur la gauche, l'atelier de Giacometti. (PHOTO : JACQUELINE FERTUN)

alors aux Giacometti de ne plus se laver au robinet dans la cour. » Alberto meurt en janvier 1966. Sa

les plus connus, Alberto dans l'atelier, ou descendant avec Annette l'escalier de bois du 46, ou encore traversant la rue

femme Annette doit en 1972, à la demande du propriétaire, quitter l'atelier. Elle confie au peintre Michel Bourbon la tâche de procéder au décollage des peintures, croquis et graffitis effectués par Giacometti à même les murs de l'atelier. L'exposition de Beaubourg présente une reconstitution du minuscule atelier du 46, ainsi que les fragments conservés des murs.

D'autres artistes et écrivains de l'époque (ses amis Cartier-Bresson, Scheidegger, Sabine Weiss, notamment) ont fixé l'atelier et ses alentours dans leurs écrits et photographies. Ainsi parmi les clichés

d'Alésia en se protégeant de la pluie avec son manteau sur la tête.

Tous ces lieux familiers d'Alberto Giacometti, l'escalier de bois, les petits bâtiments disparates du 46, rue Hippolyte-Maindron sont encore là, traces et témoignages fragiles de la vie quotidienne de cet artiste qui compte parmi les plus importants du XXe siècle, et dont les œuvres figurent dans les plus grands musées du monde. Cet artiste qui déclare modestement "l'art ce n'est qu'un moyen de voir. Quoi que je regarde, tout me dépasse et m'étonne, et je ne sais pas exactement ce que je vois. C'est trop complexe. Alors, il faut essayer de copier simplement, pour se rendre un peu compte de ce qu'on voit." (entretien avec André Parinaud, Biennale de Venise, 1962) et qui, nous rapporte Véronique Wiesinger "atteint à une clairvoyance qui est proche à maints égards de l'état d'initié, celui qui voit les feuilles pousser, et qui sait entendre le frémissement des arbres du quartier Alésia à l'aube".

"L'atelier dont il ne reste rien", affirme le catalogue de l'exposition. Mais si ! Il reste les lieux de Giacometti, et avant tout le cadre de son atelier : ne serait-il pas grand temps de faire protéger, classer les murs et l'ensemble des bâtiments du 46, rue Hippolyte-Maindron ?

JACQUELINE FERTUN
ET MONIQUE OTCHAKOVSKY-LAURENS

Education sans frontières

Un réseau d'insoumis

● De la désobéissance considérée comme une vertu citoyenne.

Depuis plus d'un an une permanence d'accueil du Réseau éducation sans frontières (RESF) se tient tous les samedis matins dans une des salles de la mairie du 14e (1). Les "accueillants" ont en commun une révolte contre l'injustice, une idée noble de la politique et l'affirmation de leur désobéissance civile contre des lois, des règlements, des circulaires arbitraires et absurdes. Chaque samedi matin ils voient arriver des familles qui inlassablement racontent leur histoire, étalent des factures, des contrats, des actes, autant de preuves de leur détermination à reconstruire leur vie en France. Et nous donnons envie de hurler que "Non, on ne quitte pas son pays natal, ses parents, sa culture juste pour venir encombrer de braves gens somnolents dans leur confort." L'émigration c'est douloureux, difficile et dangereux.

Chaque samedi matin des jeunes

lycéens accompagnés d'un professeur, d'un copain viennent expliquer que l'école en France c'est leur plus grande chance, qu'ils s'acharnent à réussir leurs études, qu'ils doivent aussi travailler alors qu'ils n'en ont pas le droit, qu'ils ont peur et qu'ils sont perdus devant l'autorité administrative. Certains viennent tout seuls, silencieux, il faut les mettre en confiance, les apprivoiser. Ceux-là n'osent même pas dire à leurs professeurs, leurs camarades qu'ils sont "sans-papiers", ils ont honte. Ils refusent de faire circuler une pétition qui les nommerait, ils ne veulent pas que l'on sache qu'ils sont différents. Et pourtant la mobilisation d'un lycée, les lettres de soutien des professeurs, la présence d'un proviseur à la préfecture, sont des actions déterminantes. Les permanents du réseau ? Des étudiants et des professeurs, des parents d'élèves, des militants de la Ligue des droits de l'Homme aussi

bien sûr, mais de plus en plus nombreux, de simples citoyens conscients de leur responsabilité dans l'histoire de France qui s'écrit en ce moment. Ils ressentent profondément que c'est un mensonge qui détermine la politique anti-immigration, qu'être sans titre de séjour n'est pas un délit mais une détresse. Que dans dix ans, dans vingt ans il faudra faire venir des travailleurs étrangers comme c'est déjà le cas dans certaines professions. Alors tous les samedis matins, pendant que des enfants dessinent sur un coin de table, nous écoutons, nous réfléchissons et, partageant nos expériences, échecs et réussites, nous inventons de nouvelles formes de résistance à l'administration.

Des lois toujours plus restrictives

APRF, OQTF ou AF... (2) avec un F de fin, un F comme France qu'il faut quitter ; sigles de condamnation à l'expulsion. Depuis l'adoption de la nouvelle réforme du Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile, Ceseda - et ce n'est pas une fleur - votée en juillet 2006, appliquée depuis décembre et alourdie par la loi Hortefeux de septembre 2007, la traque aux étrangers sans titre de séjour n'a cessé de s'amplifier. Contrôles et arrestations aux sorties des métros dans certains quartiers bien ciblés, mais aussi devant des écoles, aux abords des foyers de travailleurs étrangers et, plus choquant encore, sur les lieux de distribution de repas des Restos du cœur. Avec toujours grand déploiement de forces policières, uniformes de combat et camions blindés. Certaines de ces opérations, relayées par



(DESSIN : GENDROT)

la presse, ont un petit peu scandalisé, mais la plupart ne donnent lieu à aucun écho médiatique. Pourtant, à chaque opération policière, des citoyens réagissent. Pour s'opposer aux rafles de quartier, ils descendent dans le métro, parcourent les rues voisines en signalant qu'un contrôle d'identité est en cours et depuis quelques temps, munis de sifflets à roulette, ils annulent rapidement l'effet de surprise souhaité par la police. Contre toute interpellation et garde à vue, les amis, les parents et l'entourage (cette notion englobe tout le réseau) assiègent le commissariat ou le harcèlent d'appels téléphoniques. Les plus proches apportent des pièces "à conviction" de la vie quotidienne en France et de l'intégration de la famille. Et jusque dans les avions, longs ou moyens courriers, Asie ou Afrique, des passagers s'insurgent contre l'embarquement forcé et parfois brutal des étrangers expulsés. Ces valeureux voyageurs se font débarquer et inculper d'entrave aux forces de l'ordre. Lors des derniers procès, les juges les ont acquittés mais combien de temps pourront-ils disculper des citoyens qui défendent le droit au respect ?

Il n'empêche, un mouvement s'ébauche. Des directrices d'école s'opposent aux policiers, des militants discrets cachent des familles recherchées, des employés d'Air France contestent les embarquements forcés, des policiers

Parrainage républicain

Le 17 novembre à 15h dans la salle des mariages de la mairie du 14e, des jeunes et des familles sans-papiers d'enfants scolarisés dans les 14e et 15e seront parrainés par le maire et les élus qui s'engageront à les accompagner jusqu'à leur régularisation.

même disent leur malaise d'être requis pour expulser des familles, des enfants. Qui dira que chaque deuxième mardi du mois une manifestation de protestation a lieu à la station Belleville ? Contre la xénophobie délirante qui s'affiche et se sent justifiée par le rabâchage permanent d'une équation imbécile : "immigration = insécurité". L'étranger cause de tous nos maux ? Comme c'est simple !

JACQUELINE DARTIGUES, LDH SECTION PARIS 14/6

(1) <http://educationsansfrontieres.org> ; pour connaître les lieux de permanence appeler le 06.31.21.88.82.

(2) APRF : arrêté préfectoral de reconduite à la frontière ; OQTF : Obligation de quitter le territoire français ; AF : Air France, compagnie nationale de

● Votre journal de quartier

Journal farouchement indépendant et sans subventions

"La Page" est publiée depuis 1988 par l'association de bénévoles L'Equip'Page. Le journal et l'association sont ouverts à tous ceux qui veulent mettre "la main à La Page". Vous pouvez aussi nous envoyer vos articles ou vos informations (6, rue de l'Eure 75014 ou lapage.14@wanadoo.fr), tél. 06.60.72.74.41 (répondeur).

Dans l'équipe, il y en a qui signent des articles ou des photos, il y en a d'autres dont les signatures n'apparaissent jamais. Pourtant, ils et elles animent les réunions, participent aux discussions, tapent des articles, les relisent, recherchent des publicités, diffusent le journal dans les librairies, le vendent sur les marchés, collent des affiches, etc.

"La Page" n° 77, c'est John Kirby Abraham, Gérard Agobert, Didier Antonelli, Jean-Paul Armangau, Jacques Blot, Patrick Bolland, Sabine Bröhl, Jutta Bruch, Jacques Bullot, Didier Cornevin, Jean-Pierre Coulomb, José Couvelaere, Jacqueline Dartigues, Marie-France Desbroyères, Jeanne Durocher-Samah, Jacqueline Fertun, Marie-Lise Gall, Dominique Gentil, Julien Groullier, François Heintz, Chantal Huret, Imagem et Adéla, Claire Kachkouch Soussi, Maric Kumlin, Jean-Louis Lambert, Agnès Laurençon, Bruno Martin, Pascale Moïse, Marie Niyonzima, Elza Oppenheim, Monique Otchakovsky, Elisabeth Pradoura, Yann Renaud, Yvonne Rigal, Muriel Rochut, Paul Roussier, Janine Thibault...

● Abonnez-vous à La Page

Six numéros : 10 € ; soutien : à partir de 15 €. Abonnement pour chômeur et étudiant 8 €. Adressez ce bulletin et votre chèque à l'ordre de L'Equip'Page : 6, rue de l'Eure 75014.

Nom.....
Prénom.....
Adresse.....

Cri de souffrance

Le plancher de Jeannot

● L'histoire poignante d'une descente dans la folie.

Il y a quinze ans encore, on aurait pu voir "le plancher de Jeannot" – 16 m² de plancher rustique en chêne gravé de lettres violentes – dans la ferme d'un agriculteur béarnais, au bout du monde. Un plancher couvert de poussière, de paille et d'ordures. Depuis le 14 juin, ce plancher est installé d'une façon permanente dans le 14^e, 7, rue Cabanis.

L'histoire du "plancher de Jeannot" est bien connue dans le milieu où l'art croise la psychiatrie, pas loin de l'art brut : le dernier message d'un jeune homme de 33 ans extrêmement perturbé. Totalement isolé, se privant de toute nourriture, il s'attaque avec des outils primitifs au plancher de chêne autour de son lit, afin d'y graver son testament, quelques mètres au-dessus de la cave où il avait enterré sa mère.

Le plancher de Jeannot est unique au monde, un texte de haine, un paroxysme de paranoïa et de souffrance, "le Cri" d'Édouard Munch mis en mots. De quoi faire couler l'encre de dizaines de psychanalystes et d'autant d'artbrutistes. Il a été découvert en 1993 par un antiquaire dans une ferme délabrée. Le père de l'antiquaire, psychiatre, s'intéresse à "l'art brut". Il le vend à la compagnie pharmaceutique Bristol-Myers Squibb. Depuis, le plancher de Jeannot a été exposé à la bibliothèque François-Mitterrand, à la Halle Saint-Pierre dans le 18^e, à Lausanne, et est maintenant installé près de l'entrée principale de l'Hôpital Sainte-Anne. Tel une stèle funéraire, ce plancher, coupé en trois, nous regarde avec une sévérité peu soutenable, dans son encadrement métallique. Nous ne pouvons que regarder avec angoisse et incompréhension ce pont-levis entre l'"asile" et nous.

La ferme s'enferme

Né en 1939, Jeannot était le fils d'un père violent et morose qui sera soupçonné d'aider les milices pendant l'Occupation et d'une mère, farouchement jalouse, refusant tout contact hors du foyer. Jeannot a une sœur, Paule, de 13 ans son aînée. Suite à un échec amoureux lors de son premier bal de village, il devance l'appel pour devenir parachutiste en Algérie.

En 1959, le père se suicide. On cause dans le village car Paule (célibataire) est enceinte. On voit le bébé pendant quelques mois puis, du jour au lendemain, il disparaît. Qui est le père ?



Détail du plancher gravé. (PHOTO : DR, AUTORISATION BMS)

Qu'est devenu le bébé ?

De retour d'Algérie, Jeannot se retrouve chef de famille à 20 ans. Au fil des saisons, les tâches ménagères et agricoles sont peu à peu délaissées. Jeannot est souvent assis, immobile, pendant des heures devant sa porte. La mère ne quitte plus la maison. Paule abandonne aussi. La ferme s'isole.

En 1966, alors qu'un voisin garde des poules à la ferme de Jeannot, le poulailler prend feu. Trois semaines plus tard, Jeannot, brandissant un fusil, profère des menaces de mort à ces mêmes voisins qui déménagent à la hâte. Un médecin est envoyé pour évaluer l'état mental de Jeannot mais la réquisition de soins reste lettre morte. La ferme devient un îlot de folie. Jeannot ne sort plus de chez lui sans son fusil... et un impressionnant coutelas. Le commandant de la gendarmerie, avec mandat de la Préfecture, organise un assaut sur la ferme. "Si vous passez le grillage [...] vous êtes des hommes morts" hurle Jeannot. Et la force publique recule. L'îlot s'isole encore plus. La municipalité les laissera dans leur claustration de 1967 à 1971. Jeannot et Paule en binôme fermé, la mère dans son silence.

L'abandon final

En 1971, un vétérinaire est envoyé par les autorités à la ferme pour s'occuper du bétail, en état pitoyable. Il entre dans la cuisine : la mère ne bouge pas, assise près du foyer. Elle est morte depuis plu-

sieurs jours. Ses enfants sont en train de la réchauffer devant les flammes du foyer. Jeannot et Paule refusent qu'elle soit enterrée dans le cimetière communal. Le maire signe les papiers pour un enterrement privé : Jeannot creuse un trou sous l'escalier et dépose sur le cercueil de sa mère une bouteille de vin et

du saucisson, des aiguilles à tricoter, en attendant qu'elle se réveille un jour. A partir de ce moment là, les deux enfants cloîtrés, semblent avoir jeté l'éponge. Plus de ménage, plus de récolte, plus d'élevage. Jeannot ne sort plus de la maison. Il s'enferme dans la cuisine et la chambre attenante, à quelques mètres de la dépouille de sa mère.

En 1973 il arrête de manger et meurt d'inanition cinq mois plus tard. Paule laisse tout à l'abandon mais survit seule dans la maison encore vingt ans.

Un jour de l'été 1993, la municipalité décide enfin d'intervenir : un vétérinaire découvre le cadavre de Paule morte depuis trois semaines dans la porcherie depuis longtemps désertée par les cochons.

Dans la cuisine, à quelques mètres au-dessus de la mère ensevelie, on trouve un long texte gravé sur le plancher, témoignage de la souffrance et de la haine de Jeannot, "le fou". C'est le "plancher de Jeannot", le message que Jeannot ne pouvait pas ne pas écrire et qu'il n'avait pas la force de terminer. Ce plancher, aujourd'hui érigé à la porte de l'hôpital Sainte-Anne nous rendra-t-il sensible à une telle souffrance ?

PATRICK BOLLAND

LE TEXTE SCULPTÉ PAR JEANNOT

LA RELIGION A INVENTÉ DES MACHINES À COMMANDER LE CERVEAU DES GENS ET BÊTES ET AVEC UNE INVENTION À VOIR NOTRE VUE À PARTIR DE RÉTINE DE L'ŒIL ABUSE DE NOUS SANTÉ IDÉES DE FAMILLE MATÉRIEL BIENS PENDANT SOMMEIL NOUS FONT TOUTES CRAPULERIE L'ÉGLISE APRÈS AVOIR FAIT TUER LES JUIFS À HITLER A VOULU INVENTER UN PROCÈS TYPE ET DIABLE AFIN PRENDRE LE POUVOIR DU MONDE ET IMPOSER LA PAIX AUX GUERRES L'ÉGLISE A FAIT LES CRIMES ET ABUSANT DE NOUS PAR ÉLECTRONIQUE NOUS FAISANT CROIRE DES HISTOIRES ET PAR CE TRUQUAGE ABUSER DE NOS IDÉES INNOCENTES RELIGION A PU NOUS FAIRE ACCUSER EN TRUQUANT POSTES ÉCOUTE ÉCRIT ET INVENTER TOUTES CHOSES QU'ILS ONT VOULU ET DEPUIS 10 ANS ET ABUSANT DE NOUS PAR LEUR INVENTION A COMMANDÉ CERVEAU ET À VOIR NOTRE VUE À PARTIR IMAGE RÉTINE DE L'ŒIL NOUS FAIRE ACCUSER DE CE QU'IL NOUS FONT À NOTRE INSU C'EST LA RELIGION QUI A FAIT TOUTES LES CRIMES ET DÉGÂTS ET CRAPULERIE NOUS EN A INVENTÉ UN PROGRAMME INCONNU ET PAR MACHINE À COMMANDER CERVEAU ET VOIR NOTRE VUE IMAGE RÉTINE ŒIL NOUS FAIRE ACCUSER NOUS TOUTS SOMMES INNOCENT DE TOUT CRIME TORT À AUTRUI NOUS JEAN PAULE SOMMES INNOCENTS NOUS N'AVONS NI TUÉ NI DÉTRUIT NI PORTE DU TORT À AUTRUI C'EST LA RELIGION QUI A INVENTÉ UN PROCÈS AVEC DES MACHINES ÉLECTRONIQUES À COMMANDER LE CERVEAU SOMMEIL PENSÉES MALADIES BÊTES TRAVAIL TOUTES FONCTIONS DU CERVEAU NOUS FAIT ACCUSER DE CRIMES QUE NOUS N'AVONS PAS COMMIS LA PREUVE LES PAPES S'APPELLENT JEAN XXIII AU LIEU DE XXIV POUR MOI ET PAUL VI POUR PAULE L'ÉGLISE A VOULU INVENTER UN PROCÈS ET COUVRIR LES MAQUIS DES VOISINS AVEC MACHINE À COMMANDER LE CERVEAU DU MONDE ET À VOIR LA VUE IMAGE DE L'ŒIL FAIT TUER LES JUIFS À HITLER ONT INVENTÉ CRIMES DE NOTRE PROCÈS

COURRIER DES LECTEURS

L'annonce ce lundi 10 septembre 2007 de la mort de Jean-François Bizot me renvoie aux temps héroïques où la culture underground d'Actuel était distillée dans le 14e. Je ne sais si vous aurez pour le journal La Page des témoignages des années où l'immeuble actuel de la fondation Cartier-Bresson était bouillon de culture où "le rire est à prendre au sérieux comme le ricanement sinistre du vampire des Carpates, comme la satisfaction d'un alchimiste dérangé qui transformerait de l'or en plomb" (citation Actuel 44/45 juillet/août 1974, 2, rue Lebouis).

Nos mobilisations de quartier sur les prémisses de projets radiale Vercingétorix et Zac Guilleminot nous avaient amenés plusieurs fois à grimper les étages de la rue Lebouis et rencontrer Bizot (et Yves Fremion, et Jean-Paul Ribes). C'est vrai qu'ils me passionnaient

moins que l'équipe Hara-Kiri qu'on fréquentait aussi sur le quartier (Choron, Cabu...) et que ma

myopie intellectuelle et ophtalmologique ne me permettait pas de pénétrer chaleureusement les pages aux caractères minuscules noyées dans les nuages colorés du journal Actuel. Mais l'underground de la rue Lebouis nourrissait tous les anciens combattants de mai 68 d'une manière plus épanouissante que les activistes de la Gauche prolétarienne noyant eux aussi nos actions de quartier.

Salut Bizot...et merci.

JEAN-LOUIS LAMBERT



LES HEURES CHAUDES DE MONTPARNASSE

Dans la lancée du succès rencontré par l'exposition "Les heures chaudes de Montparnasse" qui se déroule jusqu'au 6 janvier 2008, le Musée du Montparnasse propose une série de conférences les mardis, une fois par mois, entre 20h et 21h30. Le 23 octobre : Erik Satie et Hélène Delavaut ou Dan Franck et présentation de son dernier ouvrage ; le 20 novembre : Pierre Seghers et ses amis par Jean-Marie Drot, Emmanuel Hoog et Colette Seghers ; le 18 décembre : Autour de Kiki de Montparnasse et de ses amis ; le 15 janvier 2008 : présentation par Sylvie Buisson de son dernier ouvrage, "Foujita, inédits", sortie prévue en octobre 2007.

Ces soirées-conférences sont organisées par Jean Digne, président du musée, Jean-Marie Drot, auteur et réalisateur des 14 films "Les heures chaudes de Montparnasse", Georges Viaud, historien de La Coupole et Jacqueline Victor, responsable des animations du musée. Réservations au 01.42.22.91.96 ou museedumontparnasse@wanadoo.fr. Musée du Montparnasse : 21, avenue du Maine – 75015.

ENTRE INNOVATION ET TRADITION

Pour sa 20^{ème} édition, le Salon des peintres et sculpteurs témoins du 14^e (organisé par l'association APST-14) était placé en juillet dernier sous le signe de la tradition et de l'innovation et rendait hommage à Margaret Harmsworth (née en 1926), décédée en mai dernier. On pouvait découvrir, à la Galerie du 55, rue du Montparnasse, trois de ses œuvres aux côtés des 95 huiles, aquarelles, dessins et sculptures de 29 artistes du 14e.

Pour ses 20 ans, le Salon faisait sienne la phrase de Rodin : "Un art qui a de la vie ne reproduit pas le passé, il le continue." La présidente de l'association APST-14, Marie-Lize Gall, avait ouvert les portes du Salon à dix adolescents de l'association "Le Moulin" invités à travailler auprès du peintre Anne Lambert sur la vision de leur quartier. Deux publications viennent de voir le jour : un bulletin de liaison artistique et littéraire semestriel "Expressions 14 – Lignes et Couleurs" (dessin, peinture, poésie) et l'annuaire des peintres et sculpteurs témoins du 14e (220 pages illustrées). Complétant l'ensemble, un site Internet vient d'être mis en service www.apst14.asso.fr.

ATTAC14 FAIT SON CINEMA AUX 7 PARNASSIENS

Une fois par mois, à 20 heures, le Comité local d'Attac Paris14 organise aux 7 Parnassiens, 98, boulevard Montparnasse, une projection suivie d'un débat avec la salle, si possible avec le réalisateur, sinon avec un-e intervenant-e spécialiste du sujet abordé. Après "A l'attaque" de Robert Guédiguian, le 9 octobre, vous pourrez voir "The navigators" de Ken Loach, le 20 décembre, et "Wesh Wesh (qu'est-ce qui se passe?)" de Rabah Ameur-Zaimèche, le 15 janvier 2008.

Pouvoir se loger : tous concernés !

Le 20 septembre, un Cica (Comité d'initiative et de consultation d'arrondissement) s'est tenu à la mairie du 14e sur le thème du logement. Pour inciter les propriétaires à remettre sur le marché un logement vide, les procédures d'aide et de garanties ont été rappelées : "louez gagnant !". Par ailleurs, le département de Paris verse des sommes énormes pour loger des familles à l'hôtel – jusqu'à 3 500€ de loyer pour une mère et ses trois enfants dans des conditions de vie souvent déplorables. Un représentant de Jean-Yves Mano (adjoint au logement à la Ville de Paris) a donc présenté un nouveau dispositif pour sortir certaines familles de l'hôtel meublé : "Louez solidaire et sans risque".

Le Collectif logement Paris 14* est intervenu pour demander l'application de ce dispositif dans le 14e et pour revendiquer des actions simples et urgentes : déclarer l'insalubrité de cer-

tains logements et déclencher le relogement, débloquent le problème des familles nombreuses qui ne trouvent aucune proposition dans le dispositif so-disant prioritaire de l'accord collectif, arrêter les expulsions sans relogement. L'accueil des personnes dans les services sociaux doit être amélioré : standard téléphonique disponible, lieu d'accueil préservant la confidentialité, création d'un poste spécialisé "Logement". Le Collectif a proposé d'aménager de nouveaux logements sociaux à Broussais et dans les immeubles vides. Enfin, pour que le logement devienne une priorité, il a organisé une manifestation le 29 septembre, boulevard Brune.

J.-P. COULOMB ET PAUL ROUSSIER

(* Le Collectif logement Paris 14 se rassemble pour un petit-déjeuner militant et de solidarité, tous les mardis matins, place Flora-Tristan.

Radiale, 30 ans après

L'autoroute à laquelle vous avez échappé !

► SUITE DE LA PAGE 1 les problèmes socio-économiques posés par l'opération.

Dans la Zac Guillemot, les opérations d'acquisition et de démolition des bâtiments commencent au début des années 70. Le quartier ancien se transforme en terrains vagues et maisons éventrées ou aux fenêtres murées... Les bulldozers et les huissiers sillonnent ses rues étroites et les commerçants ferment boutique. Totalement désinformés, les habitants sont dans l'angoisse d'une prochaine expulsion. Le lien social de proximité, autrefois si fort dans le quartier, se dégrade et certains des habitants, déjà relogés, peinent à le retrouver dans leurs immeubles tout neufs. Entre-temps, l'opération, de prestige, a donné de la valeur foncière au quartier et généré une inflation des loyers et des prix. Ceux qui restent s'inquiètent : pourront-ils payer un loyer dans un logement neuf ou devront-ils s'exiler dans une banlieue où ils ne connaissent personne ?

La mobilisation des habitants contre la radiale...

La mobilisation des habitants se met en place. Katherine Coët, toujours militante active dans plusieurs associations du 14e, explique que l'association "Vivre dans le 14e" (VDL 14) est fondée pour s'opposer à la rénovation "bulldozer" sur la Zac Guillemot et pour restituer aux habitants le droit à la définition de leur cadre de vie. "Un véritable droit au logement, déclare-t-elle, ce n'est pas seulement la possibilité d'habiter dans un appartement même confortable, c'est aussi pouvoir être dans un quartier qui soit vivable et que l'on a contribué à créer" (Le Monde du 4 février 1975). L'association informe les habitants sur les projets du quartier et les incite à s'organiser autour d'une plateforme précise d'objectifs de réaménagement du quartier. Le Comité Vercingétorix, un autre mouvement constitué de militants écologistes comme Simone Bigorgne et Jean Macheras, s'oppose d'abord à la radiale. L'abandon de projets du même type (raccordement de l'A10 au périphérique, voie expresse rive gauche) grâce aux

mobilisations associatives, encourage le comité à résister à ce "cancer autoroutier". Pour eux, la lutte contre la radiale, "c'était simple, pur et dur, la mobilisation était facile. Il y avait un projet aberrant qu'il fallait combattre : un projet d'autoroute sur un site qui était libéré. [...] c'était quelque chose de très absurde, énorme, polluant" se souvient Gérard Brunshwig qui a filmé ces moments de lutte.

Entre-temps, l'opération Plaisance-Vercingétorix a pris du plomb dans l'aile : la plupart des projets d'autoroutes urbaines sont abandonnés par l'administration parisienne et l'Etat demande à la Ville de revoir les démolitions à la baisse et de mieux raccorder l'opération au tissu urbain ancien. Face à l'urgence de la lutte contre la radiale Vercingétorix, un front commun se forme. Les deux associations créent le Collectif anti-radiale regroupant les multiples acteurs associatifs, politiques, syndicaux et militants locaux (usagers de transport, parents d'élèves...) pour réfléchir et agir ensemble. La première action forte du Collectif est l'organisation d'une "consultation populaire" le week-end du 31 mai-1er juin 1975. Mise en place de manière tout à fait professionnelle avec treize lieux de vote, elle fournit un argumentaire "Oui" et un argumentaire "Non" à la radiale : ce dernier l'emporte par 93% des suffrages des 3 573 votants.

Festive et ludique, la mobilisation culminera avec l'organisation de la fête radieuse anti-radiale qui, en juin 1977, réunira pendant 2 jours au moins 5 000 personnes sur les terrains vides de la radiale autour de nombreux concerts (Evariste, troupe du Café de la Gare...) et animations. L'immense succès de la

fête convainc les pouvoirs publics que la mobilisation ne faiblit pas. Finalement, le tout nouveau maire de Paris, Jacques Chirac, annonce en juin 1977 sa décision d'abandonner le projet de radiale Vercingétorix, alors même qu'il la défendait avant les municipales.

... et pour la réhabilitation du quartier

Malgré la victoire, les habitants restent vigilants. Certains poursuivent d'ailleurs la lutte pour l'amélioration des transports en commun et la promotion des modes de déplacement doux, ils se mobiliseront dans les années 80 contre les autoroutes souterraines projetées dans Paris. D'autres s'intéressent à l'utilisation qui sera faite des terrains vides de l'ex-radiale et au devenir du quartier. Un nouveau Plan d'aménagement de zone, consécutif à l'abandon de la radiale, prévoit toujours la démolition de la plus grande partie des immeubles. L'inquiétude des habitants de la rue



Affiche réalisée par Jean-Louis Lambert.

Lebouis, par exemple, ou des artistes du 50, rue Vercingétorix porte alors sur leur relogement, leur indemnisation et sur ce qui va advenir de la vie du quartier.

Créé pour aborder ces questions, l'Atelier populaire d'urbanisme du 14e (APU 14), constitué d'experts militants, regroupe avec VDL 14 l'ensemble des forces pour élaborer avec les habitants et soutenir auprès de la Semirep des contre-propositions concrètes. Il s'agit désormais de promouvoir l'aménagement d'espaces verts et une réhabilitation légère du bâti existant par des artisans locaux en respectant les désirs et les modes de vie des habitants. Un dialogue de sourds s'ouvre entre l'APU 14 et VDL 14, qui recensent alors 250 immeubles réhabilitables, et la Semirep qui propose d'en conserver... 23.

Sur le terrain, certains des bâtiments, en partie ou totalement vidés de leurs habitants, sont investis par des squatteurs, ex-locataires refusant de partir ou nouveaux venus souhaitant participer à la bagarre contre les expulsions et les démolitions (flot du Moulin-des-Trois-Cornets). Certains proposent des lieux de vie communautaire et d'animation pour le quartier. De son côté, le journal associatif local "14e village" crée le lien social et relaie les informations. Tout le monde se réunit dans l'arrière-salle de la boulangerie du 88, rue de l'Ouest, siège de l'association VDL et véritable QG de

la contestation.

Mais la réhabilitation peine à avancer et, avec la complaisance de pouvoirs publics, se souvient Simone Bigorgne, des problèmes d'insalubrité et de sécurité se développent dans le quartier et dans les squats. Finalement, un ultime plan d'aménagement est élaboré par Ricardo Bofill en 1981. L'ex-radiale est remplacée par des espaces verts et deux immeubles néo-classiques combrent son débouché sur la place de Catalogne. Avec l'arrivée d'une nouvelle population, plus aisée, dans les logements neufs, le quartier s'embourgeoise tandis que le commerce et la petite industrie (surtout l'imprimerie) périclitent.

Vers un urbanisme plus respectueux de la ville héritée

Pour les militants d'alors, la bataille contre la radiale a permis d'éviter un "urbanisme scandaleux". Finalement, - dit Jean Macheras - c'est un changement complet dans l'esprit de la rénovation qui a été obtenu. "Avec d'autres luttes de quartier, la victoire de 1977 à Plaisance préfigure en effet le passage d'un urbanisme de table rase - selon les préceptes du plan libre de Le Corbusier - et d'équipement lourd pour l'automobile vers un urbanisme respectueux de la rue héritée et favorisant la réhabilitation du bâti existant. Dans une période où l'aménagement urbain cristallisait les luttes sociales, cette mobilisation des habitants a fait de Plaisance l'un des sites emblématiques (avec la place des Fêtes dans le 19e et l'Alma-Gare à Roubaix) de la lutte contre la rénovation-bulldozer et pour le réaménagement à dimension humaine des quartiers anciens dégradés. En promettant la fin des opérations de rénovation urbaine de ce type, Jacques Chirac y a certainement gagné son fauteuil de Maire de Paris. Quant aux militants de l'époque, eh bien ! ils sont toujours dans le quartier et si vous les rencontrez, ce sera

Les ciels de Montsouris

● Quand le parc du 14e joue les muses.

Dans son dernier recueil de poèmes, "Les nuages de Paris"*, François Caradec, membre du mouvement littéraire l'Oulipo, dessine une géographie intime de Paris avec humour et mélancolie. En voisin du parc Montsouris (voir "La Page" n° 71), il y évoque un hiver en noir et blanc :

*Et cet hiver s'il y fait beau
Avec scrupule trois corbeaux
Viendront se poser en silence
Sur la neige au parc Montsouris
D'avance
Merci*

Une évocation qui m'a rapproché de cet autre subtil explorateur de Paris, Jean Follain (1903-1971), vibrant de la beauté de ce qui est à portée de la main et du cœur :

Au parc Montsouris, les bourgeois sont plus sages alors que le parfum du foin coupé se mêle aux fumées du chemin de fer de Sceaux et qu'une vieille demoiselle s'endort, les yeux rouges, tout près du monument élevé en mémoire de la mission Flatters.

Dans un même élan, je me rappelle le beau poème de Jacques Prévert (1900-

1977), un autre matin d'hiver :

*Des milliers et des milliers d'années
Ne sauraient suffire
Pour dire
La petite seconde d'éternité
Où tu m'as embrassé
Où je t'ai embrassée
Un matin dans la lumière de l'hiver
Au parc Montsouris à Paris
A Paris
Sur la terre
La terre qui est un astre.*

Enfin, je n'oublie pas l'écrivaine et illustratrice Louise Hervieu (1878-1954), une autre familière du parc Montsouris :

*Que j'en ai vu se faire et se défaire de
ciels au-dessus de Montsouris ! Fragiles
comme des empires et des châteaux de
cartes, ils n'étaient jamais plus délicats
et plus bleus qu'à l'approche de l'orage
qui allait les emporter.*

Et combien d'autres ont été inspirés... sous les ciels de Montsouris.

FRANÇOIS HEINTZ

(*) "Les nuages de Paris", éd. Maurice Nadeau, juin 2007. 124 p. 20€

Vélos en libre service

Service public publicitaire

● Un succès très médiatisé qui occulte deux points noirs importants du système choisi.

Le "vélo en libre service" a été inauguré cet été à Paris et les importantes stations Vélib' sont apparues dans nos quartiers. Malgré un maussade mois d'août : vélos et cyclistes se sont multipliés dans les rues parisiennes rééquilibrant les modes de transports vers la "circulation douce".

Comme cela s'est fait à Lyon, la Ville de Paris a voté une délibération qui liait dans un même contrat la gestion d'une partie des panneaux d'affichage publicitaire à la mise en place d'un système de "vélos en libre service". En 2006, l'appel d'offres avait ainsi vu s'affronter les deux multinationales Clearchannel et Decaux (à travers sa filiale Somupi) ; la seconde a emporté le marché. Alors que la Ville de Paris a fièrement annoncé avoir réduit de 20% le nombre des panneaux publicitaires concernés, on ne pouvait s'empêcher de remarquer, à la fin de l'été, que le concessionnaire modifiait ses modèles de panneaux de façon à, d'une part, uniformiser leur "design" avec celui des stations Vélib'

et, d'autre part, installer un système d'affichage défilant (permettant de tripler la surface publicitaire de chaque panneau et, par le mouvement des affiches, de capter plus facilement l'attention du passant). Dans ces conditions, le "vélo en libre service" parisien peut-il encore être une vitrine écologique quand on sait que l'industrie automobile compte parmi les plus importants clients de l'industrie publicitaire ?

Déplacements surveillés

Au moment de la mise en place du système Vélib', la Commission nationale informatique et libertés (Cnil) s'alarmait de la prolifération des nouvelles technologies miniaturisées dans notre vie quotidienne et des menaces potentielles qu'elles pouvaient faire porter aux libertés individuelles, par "la surveillance de nos déplacements, l'analyse de nos comportements, de nos relations, de nos goûts", par l'enregistrement et la conservation incontrôlables des informations collectées et numérisées. Abondant dans

ce sens, l'association des Amis de la Terre s'inquiétait à juste titre de la présence de puces d'identification par radio-fréquence (RFID) dans les Vélib' (comme dans le "Navigo" de la RATP) et de leur capacité à conserver les données d'identités et de déplacements des usagers pendant cinq jours.

On ne se plaindra pas de l'utilisation croissante de vélos en milieu urbain, mais on aurait aimé une solution plus appropriée et réfléchie, d'autant qu'il était possible de créer un système de vélos en libre-service qui ne soit pas adossé à une concession publicitaire et qui repose sur une technologie moins intrusive ; c'est ce qu'indiquait le collectif Vélorution en mettant en avant une étude sur un système indépendant, lié à l'économie sociale et solidaire, dans le 18e. Enfin, notons que, si elles veulent participer au développement de ce mode de déplacement, les communes limitrophes seront probablement contraintes de choisir le même concessionnaire qu'à Paris.

BRUNO MARTIN

Les "matches d'impro" séduisent les mômes

● Quand le jeu d'improvisation théâtrale se révèle école de respect, d'humilité, d'écoute et de tolérance.

Une dizaine d'élèves de l'école Hippolyte-Maindron, âgés de huit à dix ans, ont choisi de participer, pendant l'année scolaire, à un atelier d'initiation à l'improvisation théâtrale. Cet atelier a été monté par Pierre-François Ricard, animateur, sur les quatre centres de loisirs du 14e : Hippolyte-Maindron, Maurice-d'Ocagne, Maurice-Rouvier et Jean-Zay, avec le soutien de Marinette Bauché, directrice du centre d'Hippolyte-Maindron.

Après quatre mois de pratique intensive, les équipes se sont rencontrées en janvier 2007. Enthousiastes, les élèves de l'école Hippolyte-Maindron ont poursuivi le travail pour affronter, à la fin mars, les préadolescents du centre d'animation Vercingétorix. Enfin, pour clore l'année scolaire, ils ont reçu fin juin l'équipe de l'école française de Quito, en Equateur.

Avant le spectacle, l'équipe des "Grands mômes" s'échauffe : étirements corporels, mimes, jeux de mots, complicité et rires s'entremêlent dans la salle polyvalente. Quelques attitudes, cependant, traduisent un brin d'appréhension. La bienveillance de Pierre-François, entraîneur de l'équipe des "Grands mômes" rassure et motive les enfants. Quelques instants plus tard surgissent les supporters de l'école Hippolyte-Maindron ainsi que les élèves de Quito. Une vague de silence traverse rapidement l'atmosphère. Le directeur, M. Chavance, souhaite la bienvenue aux enfants d'Equateur venus passer un mois en France, à la découverte des modes de vie et de la culture.



Avant chaque performance, l'entraîneur rassure et motive son équipe. (PHOTO : AGNÈS LAURENÇON)

"Construire ensemble"

Au carrefour entre spectacle théâtral et exploit sportif, le match d'improvisation fait appel à l'expression orale et corporelle, à la fertilité de l'imagination et au fair-play. On se retrouve plongé au cœur d'une cérémonie insolite, au cours de laquelle chacun-e a sa place. Les rituels sont orchestrés par les adultes. Richard Pinault, organisateur des Improvisades (festival d'improvisation avec les entreprises et les universités) joue gentiment le rôle de l'arbitre. Il présente les règles

aux spectateurs, eux-mêmes appelés à devenir "acteurs" par leurs cris et leur vote, en mettant de côté leur partialité affective pour "leur" école. Les critères de ce vote reposent sur la capacité des saynètes à faire avancer les histoires, à secourir les joueurs en difficulté, à jouer ensemble !

Car voilà, chaque équipe arrive de manière spectaculaire – presque sportive – sous les applaudissements des spectateurs. Chaque joueur reçoit des encouragements tout particuliers. Les hymnes

respectifs véhiculent humilité, émotions et partage. L'arbitre lance le coup d'envoi. Avant chaque performance, il annonce quelques consignes : le thème de la saynète, sa durée (entre 2 et 5 minutes environ), le nombre de joueurs. Il peut s'agir de performances mixtes avec l'entrée de joueurs de chaque équipe, invités à coopérer, ou de performances comparées, avec le passage sur le plateau de la première équipe, suivi du passage de la seconde. Un court temps de concertation permet d'esquisser quelques idées avant de se lancer. Et c'est parti : les joueurs se retrouvent sur scène. Ils font appel à leurs capacités d'adaptation, puisent dans leur imaginaire et s'épanouissent dans la créa-

tion d'histoires loufoques et délirantes, inventées sur le moment. Lors de situations embarrassantes, les joueurs se mobilisent pour trouver ensemble une solution afin de relancer le jeu. A travers cet échange ludique et créatif "avec" l'autre, de nombreuses valeurs telles que le respect, l'humilité, l'écoute, l'acceptation ou encore la tolérance sont appréhendées. Cet après-midi, le match d'improvisation se termine par une légère victoire des "Grands mômes". Mais au-delà du résultat, il s'agit bel et bien d'une

rencontre et d'un échange singulier et fécond dans lequel les enfants de Paris et de Quito ont eu l'occasion de vivre la frontière non comme une rupture mais comme une continuité.

Depuis, les "Grands mômes" continuent leur aventure. Le 20 octobre, ils avaient rendez-vous avec l'équipe semi-professionnelle de "la Ludo junior" de Boulogne-Billancourt au centre d'animation Vercingétorix.

CLAIRE KACHKOUCH SOUSSI

Pour plus d'informations : <http://animactif.free.fr>

Les matches d'impro dans le 14e

Venus du Canada, et particulièrement du Québec où le genre est roi depuis de nombreuses décennies, les matches d'improvisation théâtrale semblent prendre racine dans l'arrondissement. Outre ceux organisés par les centres de loisirs et le centre d'animation Vercingétorix, nous avons pu assister, par deux fois au printemps dernier, à des matches en plein air, place de la Garenne, lors de deux brunchs participatifs organisés par le café associatif "Le Moulin à café". L'association nous fait savoir qu'elle compte en programmer d'autres dès cet automne. Consultez le programme sur <http://moulin.cafe.free.fr>.

Conseils de quartier et associations Améliorer la démocratie locale

Profitant du Forum de rentrée qui permet chaque année à la Mairie, aux services publics et aux associations d'accueillir les nouveaux habitants du 14e, conseils de quartier (CQ) et associations se sont réunis à la Maison des associations. Trois thèmes étaient en discussion : comment élargir la participation du public, notamment les jeunes, les couples avec de jeunes enfants et les étrangers, aux activités des conseils de quartier, comment améliorer la synergie entre les associations très actives dans le 14e (plus de 300 inscrites au Cica*, 145 à la Maison des associations et sans doute encore plus de non-inscrites) et les conseils de quartier, comment améliorer concrètement les rapports avec la Mairie et la capacité d'influence des CQ et des associations.

Rôle et utilité des conseils de quartier,

politique d'information et de communication, thèmes des débats proches des préoccupations des habitants, utilisation de projections itinérantes et de créations audio-visuelles, bilan des réalisations, clarification des relations avec la Mairie, réelle mise en place des budgets participatifs... autant de thèmes et de propositions, dont certains seront repris dans des groupes de travail et des séances publiques.

Cette réunion de rentrée ne devrait être, en effet, qu'un point de départ pour que la démocratie de "proximité", "active" ou "participative" vienne compléter la démocratie représentative et constitue un enjeu réel des futures élections municipales.

D. G.

(* Cica, Comité d'initiative et de consultation d'arrondissement.

Conseil de quartier, mode d'emploi

Les Conseils de quartier (CQ) sont un outil de la démocratie de proximité (cf. loi du 27 février 2002), obligatoire dans les communes de plus de 80 000 habitants. Les CQ sont des intermédiaires entre la population et la mairie. Ils "peuvent être consultés par le maire et peuvent lui faire des propositions sur toute question concernant le quartier ou la ville".

Les six Conseils de quartier du 14e ont été installés en 2002. Leur fonctionnement, défini par une charte, est relativement original par rapport à celui des 121 Conseils que compte Paris.

Le Conseil proprement dit comporte 30

membres : 16 habitants volontaires tirés au sort, cinq représentants d'associations, cinq acteurs socio-économiques et quatre élus. Le président est un-e habitant-e. Chaque CQ peut se doter d'un règlement intérieur. Au début, il était prévu un bureau restreint de cinq personnes qui s'est progressivement élargi. Le CQ tient des réunions publiques et organise des commissions de travail, également ouvertes à tous les volontaires.

Pour tout renseignement, adressez-vous à la mairie du 14e ou consultez son site Internet.

Salle du Moulin-Vert, 105 rue Raymond-Losserand, le soir du 13 juin 2007. Une centaine de personnes débattent de l'école. La discussion a débuté sur le collège Giacometti, ses problèmes et sa mauvaise réputation. Tour à tour, des parents d'élèves, de jeunes collégiens et d'anciens élèves prennent la parole pour contester cette réputation. Puis le débat s'ouvre sur la politique d'éducation de notre pays, en bien et en mal, avec mesure et une grande qualité d'arguments. Des positions contraires sont fortement étayées. Il n'y aura aucune altercation verbale, aucune interruption de parole. Tout le monde sort satisfait de cette réunion, ceux qui se sont exprimés comme ceux qui y ont participé par l'écoute. Vraiment un débat intéressant entre des "voisins" de quartier ne se connaissant pas vraiment.

Dès le début, en 2002, le bureau, dont les membres tirés au sort ne se connaissaient pas, a décidé d'installer un "code" de fonctionnement interne. Cette décision a été difficile à faire accepter. Il s'agit d'une règle souple et rigoureuse pour que chacun trouve sa place dans le collectif, avance dans ses idées et mette en avant les problèmes qu'il veut voir résoudre. Des commissions thématiques ont été aussi créées, animées par des gens motivés : voirie, environnement, culture, mais aussi plus spécifiques, comme celle organisant les deux jardins partagés.

Pour les réunions publiques, temps fort des Conseils de quartier, la règle du jeu permet à chacun de s'exprimer librement mais aussi d'écouter les autres interventions. L'ordre du jour, indispensable, doit être suivi en souplesse pour que cha-

Conseil de quartier Pernety Débattre entre voisins

acun s'exprime et qu'un sujet d'actualité imprévu puisse être abordé. Un seul thème ne doit pas envahir la réunion et exclure tous les autres. Les premières réunions ont été parfois difficiles. Il y eut, notamment, au tout début, une actualité brûlante : la diminution importante de places de stationnement. Cela a pris de court un bureau qui n'avait pas préparé le sujet. Brouhahas, invectives, aucune écoute des autres et beaucoup de temps pour retrouver le calme. Car certains pensaient, à cette époque, que le Conseil de quartier pouvait prendre des décisions à la place des élus, ce qui n'est heureusement pas le cas. En sortant de ce semblant de réunion les membres du bureau unanimement se sont dit : Plus jamais ça ! Et "ça", n'a plus jamais eu lieu. Le public a toujours pu s'exprimer dans le respect des autres, avec un temps de parole court.

Dialogue avec les élus et activités autonomes

Des élus du 14e sont venus, comme invités, répondre aux questions parfois difficiles des habitants. Ils ont pu répondre le plus complètement possible, sans mobiliser la parole car le Conseil de quartier n'est pas une tribune. Ils ont surtout pu appréhender les problèmes quotidiens des habitants en les écoutant. Un dialogue intelligent s'est organisé entre les habitants et les élus, ce qui a entraîné de nombreuses rencontres comme des marches exploratoires et des réunions plus précises sur un sujet unique.

Et puis nous avons décidé d'intégrer dans un bureau élargi tous ceux qui voulaient participer activement au Conseil. Ainsi des habitants, non tirés au sort, ani-

ment des commissions ou mettent au point des projets, par exemple le ciné-club-débat, une des grandes réussites du Conseil. Au lieu de se retrouver à quatre à cinq personnes, c'est quinze à vingt présents à chaque rencontre. Des rencontres conviviales où les idées sont défendues dans la bonne humeur. Alors, peu à peu, réunion après réunion, cette jeune "institution", s'est avérée bien servir le quartier : chambre d'écho auprès des élus, point de rencontre sur des sujets larges.

Finalement, il a fallu peu de temps, quelques mois, pour forger cet espace de parole et d'écoute, libre et ouvert à tous, pour apprendre à vivre ensemble. Et c'est ainsi qu'un soir de juin 2007 des voisins du quartier Pernety qui se connaissaient peu ont débattu ensemble d'éducation. Si vous vous demandez pourquoi je vous raconte cette histoire qui se passe près de chez vous, c'est parce que je veux vous convaincre de participer au Conseil de votre quartier.

DIDIER ANTONELLI

Le ciné-club de Plaisance

Les Conseils de quartier Pernety et Didot/Porte-de-Vanves proposent depuis bientôt deux ans des séances de ciné-club les premiers mercredis du mois au cinéma L'entrepôt, 7-9, rue Francis de Pressensé. Au programme cet automne-hiver : Diva de Jean-Jacques Bénéix le 7 novembre ; Trop belle pour toi de Bertrand Blier le 5 décembre ; Le roi et l'oiseau, dessin animé de Paul Grimault le 9 janvier, deuxième mercredi en ce début 2008.

LE THEATRE DES GENS FAIT SA RENTREE

Un atelier de théâtre d'improvisation débutera le samedi 13 octobre au 23bis, rue du Moulin-de-la-Vierge (M° Plaisance) à raison de deux samedis par mois (13h-18h). Le tarif de participation est fonction des revenus de chacun.

Le Théâtre des gens (Theg), association loi 1901, est engagé depuis 30 ans dans une aventure unique : inventer un théâtre qui se nourrit de ce que les gens y apportent (voir La Page n° 76). Chacun s'y investit à son rythme et selon ses propres façons de faire. La diversité la plus large, des origines, des âges, des cultures, des milieux ou encore des histoires personnelles est une richesse et une occasion de briser les cloisonnements trop souvent installés dans la vie sociale comme dans la tête de chacun. Theg : 10, passage Montbrun. Contact Pierre Bourdige : 01.40.47.99.48 ou 06.64.67.82.39.

COL'EROS

Col'Eros, est le cinquième épisode de la troupe du Cabaret Feuilletton. Gigi la tondeuse (18 ans) a disparu. Tout le quartier en parle. Pour connaître son histoire, il suffit de suivre l'homme à la valise. Un mystère chuchoté, des chansons fredonnées, des lettres retrouvées, des personnages énigmatiques qui témoignent, des films projetés, autant d'indices pour retrouver Gigi...



Huit rendez-vous dans le 14e : vendredi 2 novembre à 19h30 et 21h devant le Château Ouvrier (accès par le 69-71, rue Raymond-Losserand), samedi 3 novembre à 19h30 et 21h devant l'association Le Moulin, 23bis, rue du Moulin-de-la-Vierge, vendredi 9 novembre à 19h30 et 21h entre le 177 et le 181, rue Vercingétorix, samedi 10 novembre à 19h30 et 21h rue Prevost-Paradol. Renseignements et réservations : 06.77.18.10.13.

ENTREZ EN DANSE

Dans les locaux où se réunit La Page tous les mercredis pour préparer son futur numéro, d'autres activités se déroulent tout au long de l'année. Nous avons choisi de vous parler aujourd'hui de l'atelier animé par Sylvie Adaridi, intitulé "Peut-on chercher le moment où le rêve s'introduit dans notre vie ?" Autour de la danse, Sylvie propose, à celles et ceux qui ont le désir de danser, de créer et d'enrichir leur vocabulaire corporel et humain, un rêve de légèreté qui n'est ni l'oubli des pesanteurs du monde, ni le déni du poids du corps. Les ateliers sont répartis sur l'année du mardi au vendredi et accueillent petits et grands. Cette année, certains samedis de 19h30 à 21h30, Sylvie vous accueillera également seuls ou en famille pour des soirées de danse gratuites sous forme de jams ou improvisations géantes. Deux heures pour communiquer avec le mouvement sous l'œil et les consignes de Sylvie. Renseignements au 01.43.35.21.90 ; entrée par le 6bis, rue Hippolyte-Maindon.

Nuit blanche à Broussais

Ça a chauffé à blanc !

Est-ce en sortant d'un Atelier populaire d'urbanisme où Charlotte Vinet nous avait parlé de son projet (voir ci-dessous), est-ce en sortant d'un de ces "brain storming" menés dans le rire et la rigueur, où s'inventait le futur lieu culturel de la Chaufferie, que naquit l'idée de créer un événement à la Chaufferie ? On ne le saura jamais...

Lassé d'entendre parler depuis bientôt six ans, déçu de voir ses dossiers déposés à la mairie enterrés avant même d'être ouverts, irrité de voir l'avenir de tout un quartier suspendu aux marchandages de l'Assistance publique et de la mairie, le Collectif redessins Broussais a réagi, en créant l'événement "Ça chauffe à blanc !" dans le but d'ouvrir la chaufferie au public.

Trouver une compagnie qui accepte d'investir ce lieu magique, mais retranché à l'intérieur du site de l'hôpital, à proximité d'un immeuble abritant des malades, ne fut pas chose si aisée. Heureusement l'idée a croisé le chemin de Marie-Do Fréval, comédienne engagée dans le 14e depuis bientôt vingt ans (voir page 8). Comme nous sortions, enthousiastes, d'une visite de la Chaufferie, le directeur de Broussais quittait l'hôpital. L'occasion fut saisie au bond ! S'il n'a pas caché son étonnement devant l'idée un peu folle de faire la "Nuit blanche" dans ce bâtiment, lors du rendez-vous qui a suivi il nous a donné toutes les indications pour que nous puissions aller de l'avant. C'était le 29 mai ! Il fallait que le 20 juin, le dossier artistique et technique soit bouclé et déposé auprès des organisateurs de la "Nuit blanche".

Marie-Do Fréval était toute désignée pour lancer l'opération côté artistes. Cette année en effet, Nuit blanche était consacré aux arts de la rue et aux images produites par les nouvelles technologies.

Camouflet pour la mairie

Suite à la mobilisation des habitants lors de l'enquête publique, la commissaire enquêtrice donne un avis défavorable au projet de la mairie.

Le Collectif redessins Broussais (CRB*) se bat depuis sept ans pour un réaménagement de l'ancien hôpital qui réponde aux besoins et aspirations du quartier.

Récemment, un bureau d'études techniques (BET), choisi par la mairie, a proposé un aménagement de la voirie à l'intérieur du site, et notamment de la dalle. Décorée d'arbres en pot et dévolue aux piétons, cette voie aurait désenclavé le site par une large ouverture sur la rue Didot et une autre, très étroite, vers le square Auguste-Renoir. Ce projet ne reprenait que bien peu d'éléments du souhait de "coulée verte" et piétonne, soutenu par le CRB. L'enquête publique, dont le point fort a été la réunion publique en mars à la mairie, a montré le manque d'imagination du projet et surtout l'absence de prise en compte de l'ensemble du site et du quartier que ces nouvelles voies doivent desservir. Il n'y avait notamment aucun lien prévu avec la "Chaufferie" que la mairie promet de transformer en centre culturel de proximité. Les maladroites répétées des services techniques de la voirie de la Ville, qui systématiquement rebaptisent sur leurs plans l'ensemble des immeubles d'habitation "Les Mariniers" en "Loren" (nom d'une association polyvalente de



Un tableau de Col'Eros sur la dalle, face au bâtiment de la Croix Rouge. (PHOTO : JEAN-PAUL ARMANGAU)

Restait au Collectif redessins Broussais la tâche de convaincre les responsables de l'Assistance publique, de ficeler le dossier dans les temps pour l'Hôtel de Ville, de trouver des fonds, de rassembler les nombreuses compétences qu'une telle manifestation exige : sécurité, électricité, communication, bénévoles... et de réunir d'autres artistes dont les œuvres ou interventions viendraient donner vie pour une nuit à cette friche industrielle magique et méconnue.

Un événement que soutient un projet

Très vite le conseil de quartier Didot-Porte-de-Vanves et son président, cinéaste, le collectif de la gare expérimentale, qui a trouvé un nouveau squat dans l'arrondissement après son expulsion de la gare Ouest ceinture en juin 2006 (La Page n°72), apportent leur savoir-faire en matière d'images. Un sculpteur, résident du 14e, propose d'installer des sculptures qui entrent en

écho avec la déambulation du spectacle de Marie-Do, un architecte pense les éclairages, un ingénieur-artiste, habitué de la salle "La Générale" dans le 20e, conçoit une installation où des micros détournent les bruits entendus dans un service hospitalier, des vidéastes et plasticiennes investissent le projet et les lieux, et tous les "artistes" du Collectif apportent leur enthousiasme !

Les projets artistiques peuvent se compléter, mais aussi se chevaucher, voire se concurrencer, or on a vu, dès la deuxième rencontre, les artistes se parler et commencer à bâtir un projet commun. Ce fut un grand moment !

Hôpital silence, hôpital lumière

Angoisses et obstacles ne manquent pas, le vide-grenier prévu le 6 octobre rue Didot va-t-il gêner et être gêné par l'installation de la Nuit blanche, allons-nous pouvoir payer l'assurance, l'électricien, enfin allons-nous avoir le feu vert de l'Assistance publique pour l'ensemble du projet ? Le 13 septembre, l'Assistance publique se met en retrait, mettant en question les garanties de sécurité. Il faut renoncer à investir les souterrains ! L'heure est grave ! Face à

la perspective d'une annulation de la Nuit blanche, l'enthousiasme risque de tomber. C'est sans compter avec la dynamique enclenchée et la détermination des artistes, tous bénévoles, tous séduits par le bâtiment et par le projet culturel de quartier porté par le Collectif redessins Broussais pour la Chaufferie. Tous, artistes et organisateurs, décident de continuer leur travail, de penser aux compromis et adaptations éventuels, refusant de se laisser abattre par le risque d'une annulation de dernière minute ! Et le 20 septembre après une "réunion au sommet" qui se déroule selon la déambulation prévue pour le spectacle Col'Eros, la direction des hôpitaux Pitié-Salpêtrière et Broussais rassurée sur le sérieux du projet donne son feu vert !

Habitants, associations de quartier et artistes ont pu mener à bien un projet artistique commun, de qualité, en prise avec le contexte urbain. Voilà ce qu'a démontré cette Nuit blanche. Plus que jamais le Collectif redessins Broussais est déterminé à penser, avec les habitants, un projet pour le quartier !

LA FINE ÉQUIPE DU CRB



quartier hébergée dans ces immeubles) ont exacerbé les tensions avec les habitants qui ne se sentent pas reconnus.

"Flou et inabouti"

Le flou du projet du BET et le manque de vision politique de la mairie, dénoncés par le CRB qui n'a cessé de demander, en vain, une vraie concertation sont apparus au grand jour. Et c'est notamment en s'appuyant sur ce flou, sur le côté inabouti du projet, que la commissaire

enquêtrice a rendu un avis défavorable.

Les lecteurs et sympathisants qui ont envoyé une lettre demandant l'accès au rapport de la commissaire enquêtrice, comme la loi le prévoit, ont eu la désagréable surprise de ne recevoir aucune réponse. La commissaire a rendu son rapport, dans les temps, le 18 avril, et la présidente du CRB a reçu le rapport début août... quant aux nombreux autres citoyens qui ont demandé à le consulter, il semble bien qu'aucun n'ait reçu de réponse.

Le Collectif redessins Broussais déplore un tel manque de communication, conséquence du manque de concertation chronique sur ce dossier. Le Collectif et les habitants comprennent de moins en moins les raisons d'un tel manque de dialogue. Le Collectif n'en est que plus déterminé à mener avec tous les habitants qui le souhaitent un travail de fond pour un projet global de réaménagement du site.

E.P.

(*) <http://c.r.broussais.free.fr>

La Chaufferie, enfin un projet architectural !

Entretien avec Charlotte Vinet, architecte d'intérieur et designer qui a réalisé son projet de fin d'études sur la chaufferie de l'ancien hôpital.

Comment avez-vous conçu votre projet ?

Je souhaitais travailler sur des lieux culturels ouverts au public, où les gens peuvent se rencontrer tout autant que s'isoler, tel que le Lieu Unique de Nantes [anciennes usines LU, ndlr]. Mon envie de reconverter ce site a été confirmée par la visite et la découverte du bâtiment qui me semblait idéal.

Comment avez-vous travaillé avec le CRB ?

Le Collectif redessins Broussais m'a permis d'avoir le point de vue de la population, d'avoir une approche de leurs attentes. Il m'a aussi donné des documents d'analyse et de proposition de transformation de la chaufferie en espace culturel, préparés par d'autres organisations. Il a été l'interlocuteur qui a répondu à mes questions en suspens. De plus, il fallait créer un programme spécifique à la chaufferie, et sans les analyses et les attentes du CRB, cela aurait été beaucoup plus difficile. J'ai traduit les attentes du CRB en pro-

gramme. Je n'ai pas tout suivi à la lettre, ainsi, je n'ai pas travaillé sur le bâtiment qui longe la rue Didot.

Quels sont les points forts du projet ?

L'idée de base est qu'une association gère l'espace et invite des artistes (de danse, cirque, théâtre, arts plastiques...) qui, en échange de l'utilisation des locaux, se feront l'écho des attentes des habitants et des associations du quartier. C'est peut-être une proposition un peu utopique mais c'est un projet de diplôme, je me suis un peu fait plaisir !

Le projet trouve sa force dans la programmation. J'ai inséré un espace polyvalent autour duquel gravitent une librairie, une cafétéria, un espace d'exposition et une salle pour des musiques expérimentales et des conférences.

J'ai touché au minimum la structure existante. Le coût de mise aux normes du bâtiment est déjà assez élevé. L'idée est de rajouter un élément fort qui donne sa nouvelle identité à la chaufferie sans altérer sa remarquable structure. Le vaste espace intérieur éclairé par une monumentale verrière est souligné par une surface noire composée de plusieurs pans inclinés, évocateurs du charbon qui a longtemps alimenté les chaudières.

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIEN GROUILLER

Un homme remarquable

Armand Gatti, combattant des mots

C'est dans l'ancien local de montage de ses films du 14e, devenu la librairie Graphomane, qu'Armand Gatti a été convié, en juin dernier, à donner une lecture de "La Parole errante", son livre-fleuve.

Poète, auteur, homme de théâtre, cinéaste, Armand Gatti se saisit des mots avec passion, convaincu que la langue contient la clef de notre futur. "L'URSS, un pays qui n'existe pas", le texte qu'il a choisi pour la librairie russe, Graphomane (1), s'imposait donc parmi les 1760 pages qui forment "La Parole errante" (2), publié en 1999 par Verdier.

Gatti est déjà prêt à lire, debout, lorsque je me glisse entre les sièges serrés, à la recherche d'un coin de tabouret. Impressionnant par sa présence et son regard intense, il explique, avec une pointe d'humour, qu'il n'a pas pu s'empêcher de retoucher son texte, en préparant cette lecture. Ce qui lui est nécessaire : écrire et réécrire, car tout est en mouvement. Pages format A3 en main, il commence "L'URSS, un pays qui n'existe pas", de sa voix généreuse, tout en sondant nos regards... et j'entends quelqu'un murmurer "qui n'existe plus", mais il faut entendre le "pas" et non le "plus". Les lettres majuscules, nous dira-t-il, ont dévoré les mots pour prendre leur place. Au rythme des pages, nous partons dans une traversée du langage contre les "...ismes", nous y rencontrons Khlebnikov, "l'homme au nom de pain", poète dans la Russie de la révolution. Le texte agite ses sens multiples, et souligne "ce serait l'impasse s'il y avait une voie".

Avant tout, œuvre de poète, dans une langue, le français, qu'il a dû conquérir, puisque ce n'était pas sa langue maternelle, "La Parole errante" est un livre inclassable. Sans être une biographie – ce n'est pas son projet – il est insépa-

nable de son expérience et de sa recherche du questionnement permanent. Toutes les figures qui ont marqué son itinéraire s'y retrouvent : Augusto, son père, balayeur, anarchiste, militant ; Letizia, sa mère, femme de ménage, croyante ; tous deux émigrés italiens dans un bidonville de Monaco ; Rosa Luxemburg, Durutti, Makhno, tous deux libertaires, Roger Rouxel (de l'Affiche rouge), et ses compagnons résistants.

Irréductible

C'est avec une valise pleine de livres de Henri Michaux, Hölderlin, Mallarmé, Rimbaud, mais aussi Gramsci, Tchouang-tseu, Platon, Montaigne, qu'Armand Gatti avait pris le maquis à 18 ans. Arrêté, déporté, il a pu s'évader des camps de la mort. Il a d'abord été journaliste avant de travailler comme auteur, metteur en scène, réalisateur dans le théâtre et le cinéma. Son premier film, "l'Enclos", est une réflexion sur la solidarité et la résistance dans les camps. "Le Crapaud-buffle", sa première pièce, est montée par Jean Vilar, qui lui a, un peu plus tard, ouvert le TNP pour sa mise en scène de "Chant public pour deux chaises électriques" (sur le procès Sacco et Vanzetti). Il y eut aussi "V comme Vietnam", "La vie imaginaire de l'éboueur Auguste G.", "Les treize soleils de la rue Saint-Blaise" et d'autres encore. C'est un homme libre de sa parole, qui, s'il est anarchiste, ne se laisse réduire à aucun mouvement, aucune doctrine. Malgré sa notoriété, il a été écarté par des refus de financement, des refus de publication, et sa pièce "La passion du général Franco" censurée.

Les mots pour résister

Sa "quête de la parole juste" le mènera à travers le monde. Ce qui compte pour

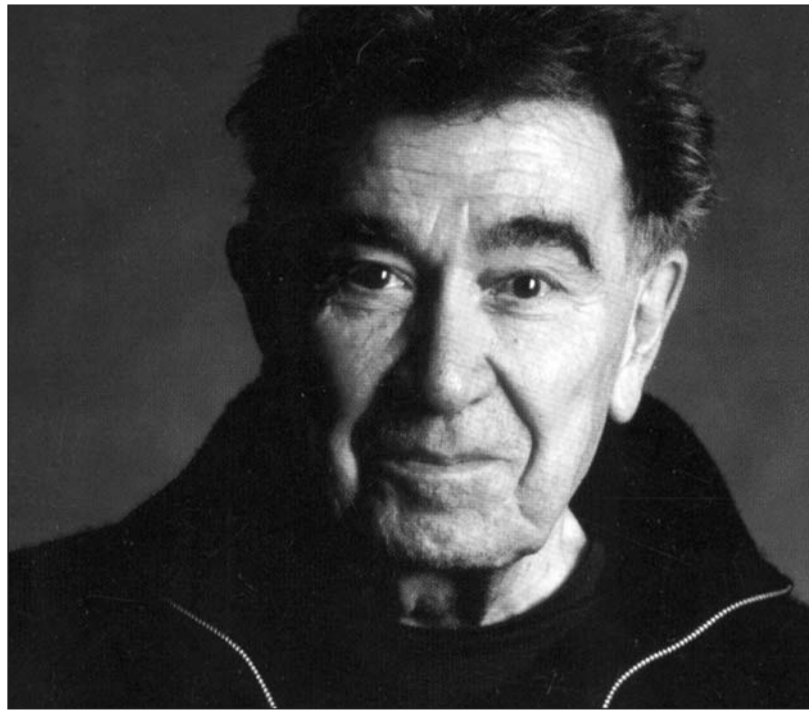


PHOTO : DR

Gatti, c'est d'ébranler les murs des "impossibles". En 1983, il ouvre un Atelier de création populaire à Toulouse. "Ce qui fait l'homme plus petit ne m'intéresse pas. Je m'intéresse à ce qui fait l'homme plus grand que l'homme", dit Gatti. Qu'il travaille avec des acteurs ou avec des loulous, ce qu'il cherche c'est à réveiller le "créateur" chez chacun d'entre eux, car pour lui "chaque homme est un soleil".

Mais comment parler de Gatti en quelques lignes...

Debout pendant deux heures, Armand Gatti a lu pour nous, de toute son éclatante énergie, se repositionnant de temps en temps dans une posture de combattant des mots. "Des mots pour résister à la quadrature du chèque", disait le texte avec l'humour et l'exigence qui le tra-

verse. S'épongeant le front, Gatti applaudit le public, "comme en Chine" dit-il. Enfin assis dans ce qui fut son local de montage, un peu assailli, à l'écoute, il répond aux questions ou discute avec l'un, l'une ou l'autre, tandis que sont apportés de bien appétissants plats russes.

Merci à Hélène Châtelain, organisatrice de la lecture, la dernière, hélas, avant fermeture de la librairie, puisque le propriétaire ne renouvelle pas le bail.

Et, encore merci, Armand Gatti.

ELZA OPPENHEIM

(1) voir La Page n°75

(2) La Parole errante est aussi le nom du Centre international de création créé par Gatti en 1986, et qui a trouvé, en 1997 sa "Maison de l'Arbre" à Montreuil.

L'HERBE ROUGE A 30 ANS

La librairie spécialisée dans la littérature jeunesse* a été créée le 15 septembre 1977. A l'occasion de son trentième anniversaire, elle a organisé une décade du livre jeunesse. Chaque jour, était invité un auteur-illustrateur : de Jacqueline Duhême pionnière du genre, élève de Matisse et amie de Jacques Prévert, à la bande dessinée humoristique d'Emile Bravo en passant par les univers cocasses d'Anaïs Vaugelade, Jacques Duquenois et Geoffroy de Pennart. "Chacun à sa manière éveille aux plaisirs du livre plus sûrement que beaucoup de théories", se félicite l'équipe de L'Herbe Rouge, Françoise, Gégène et Magalie. (*) L'Herbe Rouge Ibis, rue d'Alésia. Tél. 01.45.89.00.99, www.herberouge.com.

EXPRESSION LIBRE

A voir à la galerie internationale Expression libre, 41 rue Hippolyte-Maindron. Du 9 au 25 novembre : peintures de Courtney Holton et sculptures de Pierre Papaliozos. Du 30 novembre au 16 décembre : dessins de Doune Tissot et sculptures de Choukini.

GENS DE NEW YORK



La fondation Henri Cartier Bresson* rend hommage à Helen Levitt, figure emblématique de l'expression photographique, rebelle à toute association avec un groupe, dans un esprit de liberté, frondeur et merveilleux.

Née à Brooklyn en 1913, Helen Levitt vit à New York. Photographe de l'humain et de l'intime, elle n'a jamais été journaliste : elle a observé cette tribu de la rue de manière intuitive, avec la grâce de la vie surgissant du bitume ; elle regarde sans interférer, sans volonté didactique, sans message à délivrer. Le travail de Cartier Bresson fut pour elle une révélation. Helen Levitt a toujours photographié en noir et blanc jusqu'à l'obtention en 1960 d'une bourse Guggenheim pour faire des recherches en couleur.

J.-K.A.

(*) Jusqu'au 23 décembre 2008 à la Fondation Henri Cartier-Bresson, 2, impasse Lebourg

VOL DE NUIT



L'association Vol de nuit/Vuelo nocturno créée par un petit-neveu d'Antoine de Saint-Exupéry pour venir en aide aux enfants défavorisés d'Argentine organise un récital de piano à la chapelle Saint-Bernard le 11 novembre 2007.

Derrière les grilles

L'art est dans la rue

Au printemps, Marie-Do Fréval, metteur en scène de la Cie Catharine Hubeau, a entraîné les habitants à travers les rues à la découverte de leur quartier.

Cette promenade urbaine commence par un dialogue, à la sortie du métro Pernety, entre deux amies qui rencontrent des "gens bizarres" entre les urgences de Saint-Joseph et la Porte de Vanves. Ce prologue mêlant le réel et l'imaginaire a donné le ton, la déambulation commence. D'abord dans le quartier Pernety, un quartier vivant qui regorge d'anecdotes. Par exemple celle du "Q" de la rue Raymond-Losserand (alors rue de Vanves). Le "Q" est un bus qui passait par cette rue et qui emmenait les voyageurs jusqu'au Cirque d'Hiver. Et les gens demandaient : "où est l'arrêt du Q" ? Il y en avait justement un devant le bâtiment appelé maintenant "Le Château Ouvrier". Marie-Do nous y emmène et nous fait découvrir une place – la place Marcel-Paul – où ses spectacles "Le Cabaret Feuilleton" et "Gare, Gare" ont été représentés. Et tout en faisant circuler des photos, elle nous explique comment elle crée ses spectacles à partir de la parole d'habitants. La parole de chacun devient la parole de tous.

Jeux interdits

Nous quittons la place Marcel-Paul et allons vers la place de Catalogne en passant par la rue Niepce et la rue de l'Abbé-Bodin. Dans cette rue sur un



Les grilles restreignent les espaces de liberté dans la ville. (PHOTO : DR)

immeuble, on peut lire une plaque : "Défense de jouer à la balle" et bien que le récit du vol d'une plaque nous fasse sourire, on a un peu l'impression d'être devant une plaque funèbre. Lentement mais sûrement la ville assassine les enfants et leurs jeux.

Place de Séoul, Marie-Do fait remarquer comment les grilles se sont mises à pousser partout ! Il n'y a pas si longtemps les jardins n'étaient pas fermés de la sorte. À quelques pas de là bizarrement on peut lire : "Jardin ouvert pour

travaux" ! La résidentialisation, explique Marie-Do, consiste justement à mettre des fleurs, des rosiers ou des épineux, pour empêcher les gens de se tenir là et de se réunir. La place de l'amphithéâtre, tout près de la place de Catalogne, en est une illustration. Mais les jardins fermés s'ouvrent par l'envie de se parler, par le récit et l'imaginaire, sur un autre monde où l'on se rencontre. Les histoires, et pas seulement les luttes, ouvrent les portes.

Les lieux reçoivent des noms, ils

deviennent "renommés" ! La fontaine de la place de Catalogne, due au sculpteur Shamaï Haber, qui a vécu rue de Gergovie, est appelée la galette, le disque, le plateau, le camembert... Le soir du 14 juillet, on s'y réunit pour apprécier le feu d'artifice. En se rapprochant de la gare Montparnasse, on passe sur les lieux où Pompidou prévoyait une radiale qui aurait troué le quartier. La mobilisation des habitants a enterré le projet. Un jardin suspendu au-dessus des voies de chemin de fer que les gens traversent mais où ils peuvent aussi se réunir, conduit au Musée Jean Moulin. S'il est implanté là n'est-ce pas que tout le quartier, dans ses maisons, ses rues et ses souterrains, est imprégné des luttes des réseaux Breton, Manouchian, Rol Tanguy, du QG de la Résistance à Denfert ?

Par un escalier discret, nous quittons le jardin et plongeons en pleine gare, dans le chassé-croisé de ceux qui partent ou arrivent, se quittent, se perdent ou se retrouvent. C'est l'occasion d'entendre le récit des grandes grèves des cheminots et de l'élan de solidarité qu'elles ont suscité. Mais ce n'est pas là que nous nous quittons et Marie-Do nous emmène au Musée du Montparnasse nous rafraîchir sous le tilleul et parler de son travail, et de son prochain spectacle "Col'Eros", tandis que, dans l'allée, un groupe de danseurs répète sur l'air léger du refrain d'une chanson de Jeanne Moreau : Oh oh oh quelle histoire !...

E. P. ET MURIEL ROCHUT

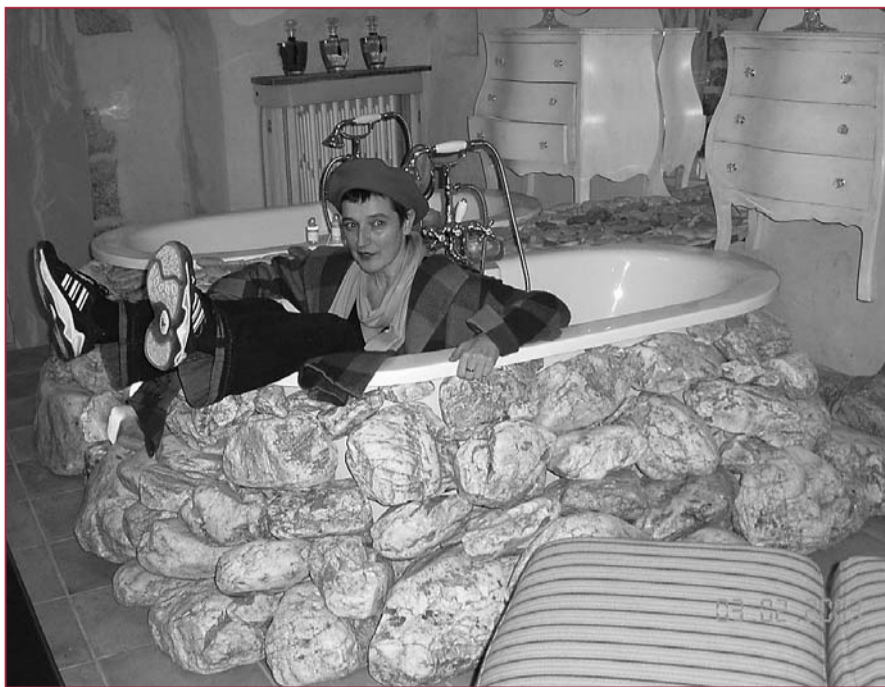
Une femme de théâtre

Mémoires d'une jeune fille dérangée

Marie-Do Fréval m'a donné rendez-vous au square de Plaisance sur un de ces bancs publics qui accueillent ces gens dénommés "SDF", ces gens que l'on ne voit plus, ses "grandes amours" ! Depuis l'enfance Marie-Do porte sur le monde un regard qui explore, interroge et fait surgir des profondeurs des lieux et des mémoires, disparus ou oubliés. La mort de son père a fait basculer sa vie et celle de sa famille dans une errance, scandée par les haltes dans une communauté de Villejuif où artistes étrangers, prêtres-ouvriers et clochards partageaient repas et paroles. Derrière les grilles de son balcon, la petite fille qui dévorait les livres a inventé nombre d'histoires imaginaires se demandant : quand je regarde le monde, les gens, qu'est-ce que je vois ? Cette expérience de la disparition d'un être, d'une identité, est au centre du travail de la comédienne, source inépuisable d'inspiration.

Un parcours atypique

Fin des années 70, Marie-Do est embauchée comme éducatrice spécialisée au Cloître, bar de nuit de la rue Saint-Jacques. Une équipe de prévention y est animée par des Dominicains liés à des mouvements politiques et artistiques subversifs. Avec les marginaux qui viennent là elle monte une troupe amateur qui répète dans la cave. Son mémoire de fin d'études s'intitulera "Mémoire d'une jeune fille dérangée". Elle rencontre le brésilien Augusto Boal, fondateur du Théâtre de l'Opprimé, et s'engouffre dans le théâtre d'intervention, dans le recueil d'histoires, le travail d'écriture avec les "dérangés" qui venaient au Cloître. Lors de voyages répétés en Italie, elle participe à une troupe de marionnettistes qui joue sur les places dans de petits villages du nord de l'Italie. Le travail de comédienne la passionne et elle



(PHOTO: DR)

décide d'en faire son métier. Il lui faut être mise à l'épreuve, savoir si elle est capable d'être "toute seule", "toute nue", et de raconter des histoires. Dotée d'une voix faite pour le chant, en six mois, elle devient comédienne et est embauchée dans une troupe italienne. À l'époque, on pouvait encore être permanente !*

La comédienne travaille avec des publics différents, faisant quantité d'ateliers, de stages, avec acteurs, enseignants ou enfants. Des parents du quartier lui demandent de faire du théâtre avec leurs jeunes, des "grands" qui avaient tout juste sept ans ! Créer avec des enfants change son regard sur eux. Elle se met à l'affût de ce qui se passe pour eux quand elle leur donne les éléments de son langage à elle. Le premier spectacle, en 1999, a été donné place de l'Amphithéâtre, -c'était encore ouvert !- et ce fut magique. Les ateliers d'enfants se sont alors multipliés. Au lieu de créer une école, elle crée une troupe "Enfant Phare" (La Page n° 55) qu'elle emmène jouer dans toute l'Europe avec de jeunes comédiens

des pays d'accueil, chacun jouant dans sa langue et ensemble pourtant.

Sous le signe de la rencontre

Au théâtre de la Huchette, Marie-Do joue avec Catherine Hubeau. De leur rencontre vont naître de nouvelles expériences. La comédienne accueille la troupe "Enfant Phare" dans sa compagnie et entraîne Marie-Do dans l'animation de stages de comédiens. Toujours prête à explorer, Marie-Do se forme à l'art du cabaret politique à Marseille en 2001. Elle réagit au score du Front National aux élections en 2002 en réunissant des artistes qui vivent dans son voisinage dans le 14e pour leur demander : qu'est-ce qu'on fait ? Micro-trottoirs dans le 14e, improvisations et répétitions à l'étage d'un bar près de la Gare de Lyon se succèdent et donnent naissance au Cabaret Feuilletton, spectacle chanté et joué dont le premier épisode est donné en février 2003 à l'Entrepôt. Elle a le projet utopique, à ce moment-là, de concurren-

cer la télé, cet outil qui pervertit le regard sur la société, et de faire un feuilleton tous les mois !

Marie-Do continue à créer, à écrire textes et chansons à partir des groupes de parole imaginaire qu'elle propose aux habitants du quartier (La Page n° 63). Elle a l'art de faire surgir des histoires, des paroles intimes enfouies qu'elle recueille et dont elle restitue le caractère inouï et universel. Chaque épisode Rue du Départ, Gare-gare, décline le thème des rencontres et des départs. L'histoire de l'arrivée d'une habitante à la cité du 156, rue Raymond-Losserand, un spectacle joué à proximité de l'immeuble où un jeune a été tué en 2003, des heures entières à chanter la nuit avec la patronne de l'Artists pub, autant d'expériences qui ont tissé des liens forts entre la comédienne metteur en scène et des personnes devenues personnages du quartier. Le nouvel épisode, Col'Eros, donné en avant-première à la Chaufferie dans le cadre de la Nuit blanche, met en scène la disparition de deux jeunes qui veulent dire leur colère et leur amour. Chaque histoire n'est que la face émergée de l'iceberg, chaque rencontre révèle à chacun des pans entiers de son histoire, chaque pas sur le sol fait résonner les colères, les rires et les mots d'amour qui ont habité des maisons aujourd'hui rasées, enfouies dans nos mémoires.

Laissons-nous emporter par la silhouette pleine de grâce et d'allant de cette femme étonnante, comédienne engagée, mais aussi metteur en scène intransigente. Créatrice de lien et de rêve, qui ne cesse, pour notre plus grand bonheur, d'être dérangeante.

ELISABETH PRADOURA

* Sa participation au Forum social local de 2004 a fait toucher du doigt la dure réalité de la crise des intermittents du spectacle (La Page n°66).

Accordéon passion

Tout, tout, tout sur l'instrument

En haut de la rue Daguerre, annoncé par sa belle enseigne en fer forgé, Paris Accordéon, avec ses trois magasins accolés, son atelier et ses salles de cours, offre une gamme de services sans doute unique à Paris. La maison fut fondée en 1943 par une famille d'accordéonistes venue de Lille. Le directeur actuel, Patrick Quichaud y a appris en voisin les subtilités de l'instrument dès l'âge de sept ans. Le fondateur, Monsieur Magnier, l'initie aussi progressivement à l'art de la réparation.

Mais vivre de l'accordéon n'apparaît pas comme une carrière sérieuse. Patrick Quichaud commence des études de médecine puis devient aide-comptable, bien rémunéré, dans une compagnie pétrolière. Mais il ne se sent pas à l'aise, la passion de l'accordéon le taraude et, quand Monsieur Magnier prend sa retraite en 1982, il franchit le pas et reprend le magasin.

Quand l'accordéon prend de nouvelles couleurs

Dans les années 1960, l'accordéon véhicule une certaine image de la France profonde, bals-musettes ou fêtes villageoises, répertoire de vieux airs ou d'anciennes chansons, conservatoire des traditions. Les adolescents de l'époque préfèrent gratter une guitare pour imiter les grands chanteurs de l'époque, Brassens ou Brel, ou créer des orchestres de

rock. "A cette époque, nous ne formions que les fils de Bretons, d'Auvergnats ou de Yougoslaves. Pour ces derniers, les parents se souciaient avant tout d'une formation rapidement opérationnelle dans les métiers de la rue ou du métro". Cette image ne correspond plus du tout à la réalité actuelle. L'instrument s'insère maintenant dans les différents types d'orchestre, du jazz au classique, en passant par toutes les musiques du monde. Il invente de nouvelles sonorités et de nouveaux rythmes. Il accompagne ou devient l'instrument solo, et, avec le diatonique aux timbres plus mélancoliques, il alimente le renouveau de la culture celtique. Signe des temps, au dernier festival d'Avignon, douze accordéons jouent dans la cour d'honneur.

Des activités multiples au service d'un seul instrument

L'activité économique centrale du magasin reste la vente d'une grande variété d'accordéons, neufs ou d'occasion. Comptez de 1 000 à 7 000€ pour un accordéon neuf, selon son degré de puissance et de sophistication, de 500 à 800€ pour un diatonique, des sommes non négligeables pour certaines bourses.



(PHOTO: PASCAL MOÏSE)

Mais il est aussi possible de les louer ou de les acheter progressivement. Si vous suivez la formation, vous pouvez venir avec votre instrument ou utiliser ceux qui sont disponibles au magasin. Actuellement, une centaine de futurs accordéonistes, de tous âges et tous milieux sociaux, reçoivent des cours individuels, adaptés au parcours de chacun, auprès de sept professeurs. Vous pouvez aussi trouver les accessoires nécessaires, méthodes, disques, housses, etc. et faire réparer vos accordéons, même anciens.

Si la pièce n'existe plus, elle est sans doute disponible dans d'autres vieux instruments ou on la fabriquera pour vous.

Mais ce qui fait sans doute l'originalité de Paris Accordéon est sa fonction de mini-centre culturel et de lieu de convivialité. Il organise des concerts gratuits avec des grands de l'accordéon, comme Marc Berthoumieux pour le jazz, Raoul Barboza pour l'Argentine ou Patrick Saussois pour la musique manouche. Il nous fait voyager de Madagascar à l'Europe centrale, à la découverte d'histoires singulières de la place de l'accordéon dans la culture de chaque pays. Régulièrement, les gens du quartier se retrouvent aussi pour des soirées à thème, chansons françaises ou musiques du monde, ainsi que pour des bals-musettes. Ou encore plus simplement, à midi, autour d'une assiette et d'un verre. Malheureusement, ce dernier type d'activité va disparaître, au moins provisoirement, lors du prochain renouvellement du bail. La culture et la convivialité ne sont jamais rentables, au moins à court terme. Mais notre passionné d'accordéon assure que tout ceci va reprendre bientôt, sous d'autres formes et dans d'autres lieux, pour le plus grand plaisir des habitants du quartier.

DOMINIQUE GENTIL

Paris Accordéon, 80, rue Daguerre ; tél. 01.43.22.13.48.

● Où trouver La Page ?

La Page est en vente à la criée sur les marchés du quartier (Alésia, Brune, Daguerre, Edgar-Quinet, Sainte-Anne, Villemain...) et dans les boutiques suivantes.

- Rue d'Alésia** : n° 1, librairie L'Herbe rouge ; n° 73, librairie Ithaque ; n° 207, librairie papeterie presse.
- Rue Alphonse-Daudet** : n° 17, Bouquinerie Alésia.
- Avenue de l'Amiral-Mouchez** : n° 22, librairie Papyrus.
- Rue Bezout** : n° 35, Atout Papiers.
- Rue Boulard** : n° 14, librairie L'Arbre à lettres.
- Rue Boyer-Barret** : n° 1, librairie papeterie presse ; n° 5.
- Rue Brézin** : n° 33, librairie Au Domaine des dieux.
- Boulevard Brune** : n° 112, papeterie l'Aquafontaine ; n° 181, librairie Arcane ; n° 134, librairie-presse de la porte d'Orléans.
- Marché Brune** : Mbaye Diop, tous les dimanches à l'entrée du marché.
- Rue Daguerre** : n° 69, boulangerie ; n° 80, Paris Accordéon.
- Avenue Denfert-Rochereau** : n° 94, librairie Denfert.
- Rue Didot** : n° 48, ADM ; n° 53, librairie le Livre et la Lune ; n° 61, France Foto Alésia ; n° 97, Didot Presse ; n° 117, Au plaisir de lire.
- Place de la Garenne** : n° 9, Café associatif, Le moulin à café.
- Rue Gassendi** : n° 40, "Plus près d'ailleurs".
- Avenue du Général-Leclerc** : n° 10, kiosque Daguerre ; n° 75, kiosque Alésia ; n° 90, kiosque Jean-Moulin ; n° 93, librairie Mag Presse.
- Rue Hippolyte-Maindron** : n° 41, galerie Expression Libre.
- Avenue Jean-Moulin** : n° 12, librairie Nicole et Raymond.
- Avenue du Maine** : n° 21, musée "Le chemin du Montparnasse" 15e ; n° 79, kiosque ; n° 165, tabac de la Mairie.
- Rue du Maine** : n° 3, coiffure Yentl.
- Boulevard du Montparnasse** : n° 125, librairie Tschann.
- Rue du Moulin-Vert** : n° 31, Le livre écarlate.
- Rue de l'Ouest** : n° 14, New's Art Café ; n° 20, Presses de l'Ouest.
- Place de la Porte-de-Vanves** : n° 3, librairie du lycée.
- Rue Raymond-Losserand** : n° 48, librairie Distral ; n° 72, kiosque métro Pernety.
- Boulevard Raspail** : n° 202, kiosque Raspail.
- Avenue Reille** : n° 37, boucherie Conte.
- Avenue René-Coty** : n° 16, librairie Catherine Lemoine.
- Rue de la Sablière** : n° 4, librairie La Sablière.
- Rue de la Tombe-Issoire** : n° 91, librairie.

La Page

est éditée par l'association L'Equip'Page :

6, rue de l'Eure 75014.

Tél (répondeur) : 06.60.72.74.41.

courriel : lapage.14@wanadoo.fr.

Directeur de la publication : Jean-Paul Armangau. Commission paritaire 0608G83298

Impression : Rotographie, Montreuil. Dépôt légal : octobre 2007.